

# CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL

**AIME CESAIRE**

(1913 – 2008)



*Descendant des anciens esclaves déportés de leur Afrique natale vers l'Amérique et privés de leurs langues, de leurs religions, de leurs folklores, il s'est senti très vite, dans l'île de son enfance qui était une colonie, seul, désorienté, mal à son aise. À Basse-Pointe, petit village du nord de la Martinique, les vagues immenses, le paysage lui plaisait beaucoup, mais il avait le sentiment très profond d'un progrès à faire, d'une pente à remonter, les Noirs n'étant pas pleinement ce qu'ils devaient être. La jeune génération de cette époque n'avait qu'une idée : s'en sortir et, pour cela, faire des études, passer tel examen, tel concours, aller en France, obtenir un poste en Afrique, au Sénégal ou ailleurs.*

*Son père, qui était, à Fort-de-France, fonctionnaire des contributions, lui ayant fait lire tout Dumas et d'autres romanciers français, il était passionné par la littérature, par le français, par le latin. Après l'école primaire du village, il fut aussi, au lycée Schœlcher, à Fort-de-France, un très bon élève, intéressé par ce qu'il apprenait. Ses professeurs étaient des hommes de couleur qui croyaient avoir la mission d'élever leur peuple à un niveau supérieur de culture. L'un d'eux l'incita à continuer ses études en France.*

*Il obtint une bourse et, en 1932, partit à Paris. Au lycée Louis-le-Grand, en hypokhagne, il rencontra le Sénégalais Léopold Sédar Senghor duquel il resta très proche pendant plusieurs années, entrant avec lui à l'École normale supérieure. Senghor lui fit connaître les contes et les légendes africains, 'L'histoire de la civilisation africaine' de l'ethnologue allemand Leo Frobenius. Ce fut pour lui la révélation d'un monde dont il n'avait que de très vagues prémonitions. Il a alors compris que la société martiniquaise est une société aculturée, une civilisation noire transportée dans un autre milieu, où elle s'était peu à peu dégradée, aliénée, pour en arriver à un magma invraisemblable, une anarchie culturelle. Aussi, prenant conscience de leur singularité dans cette société française à vocation universaliste, voulant réagir contre la politique d'assimilation, comprenant qu'ils ne seraient jamais des Européens, des Français, que leurs ancêtres n'étaient pas les Gaulois comme on le leur avait appris à l'école, mais qu'ils resteraient des hommes de couleur, des nègres, ils conçurent, avec le Guyanais Léon-Gontran Damas (l'auteur de 'Pigments'), au sein du groupe de 'L'étudiant noir', l'idée de l'affirmation de la «négritude», définition de l'ensemble des caractères, des manières de penser, de sentir, qui sont propres aux Noirs, affirmation de l'existence d'une grande civilisation noire, appel à la solidarité des Noirs qu'ils soient africains ou qu'ils appartiennent à la diaspora américaine, qu'ils soient de langue française ou de langue anglaise.*

*Revenant en Martinique en 1939, après avoir obtenu une licence ès lettres, Aimé Césaire se fit le chantre de la négritude, le dénonciateur de l'aliénation particulière de l'Antillais, bâtard de l'Afrique et de l'Europe, coupé de ses racines, dans un premier texte qui, tout naturellement, a été poétique pour s'écarter du discours rationnel, pour plonger dans la vérité africaine de l'être martiniquais qui, superficiellement seulement, est Français :*

---

**“Cahier d'un retour au pays natal” Poème (1938-1939, publié en 1947)**

*Écrit dans une forme très libre, mêlant de longues coulées de prose haletante à des séquences découpées en versets plus rythmés, ce long poème comprend près de soixante-dix pages dans son édition définitive. Le foisonnement lyrique et la facture parfois surréaliste des images ont pu déconcerter les exégètes. Il faut donc feuilleter en tous sens ce « cahier » pour faire apparaître les lignes de forces profondes. On découvre qu'il se construit sur une série de retours et de retournements. Ce qui s'accorde avec ce que l'on sait de sa genèse, puisque le poème est né de l'exil de l'étudiant Césaire à Paris et du choc reçu à l'occasion d'un retour en vacances dans l'île natale. Le narrateur-poète rêvait de revenir au pays natal en héros salvateur, dans la fierté d'une identité noire glorieusement redécouverte. Mais tous ces retours restent illusoire, jusqu'au moment où, enfin, il se reconnaît et s'accepte dans la nudité de son néant : un de « ceux qui n'ont jamais rien inventé », un Africain déporté, privé de sa langue et de ses traditions, coupé de ses racines, reclus dans une Martinique « désespérément obturée à tous ses bouts ».*

*Or cette plongée en soi-même autorise le renversement des images négatives scandant le poème depuis son ouverture : de l'horizontalité soumise (« Au bout du petit matin, cette ville plate étalée ») à la verticalité libératrice (« et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi »), de la parole empêchée d'une « foule crieuse si étonnamment passée à côté de son cri » au surgissement viril d'un mot longtemps attendu et proprement inouï : « Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale ». Le point de symétrie et d'appui du “Cahier”, le foyer vers lequel convergent ses perspectives, c'est l'invention de ce mot, « négritude », dans l'opacité d'images rayonnantes. Il faut se laisser porter par l'enchaînement de métaphores solaires, dans l'évocation d'un accouchement cosmique, préparant l'image heureuse de l'arbre de la négritude (« le kailcédrat royal ») plongeant « dans la chair rouge du ciel » et « dans la chair ardente du ciel ». » Cela permet au poète de s'opposer à la culture blanche, à « l'Europe colonisatrice [...] comptable devant l'humanité du plus haut taux de cadavres de l'Histoire », de dégager des figures universelles de l'être opprimé et révolté : « Je pousserai d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées ».*

*Ainsi, le retour au pays natal s'est accompli comme une descente orphique aux enfers de l'aliénation nègre. Mais le poète noir est un Orphée triomphant, qui ramène la négritude, son Eurydice, en toute lumière.*

Commentaire

*Cette méditation lyrique au langage flamboyant et incandescent, à la fois conquérant et destructeur, cette explosion volcanique de forces profondes longtemps contenues, est un texte fondateur.*

*Une première version fut publiée dans la revue parisienne “Volontés” en août 1939. En volume, il parut d'abord en traduction espagnole à Cuba (1943), avec une préface de Benjamin Péret, puis en édition bilingue à New York (1947), avec une préface d'André Breton, reprise dans la première édition française (1947). Les éditions “Présence africaine” donnèrent en 1956 l'édition définitive, qui a connu un grand nombre de tirages et de rééditions. Régulièrement inscrit dans les programmes scolaires, “Cahier d'un retour au pays natal” est devenu un des grands classiques de la littérature négro-africaine.*



***Cahier  
d'un retour  
au pays natal***

Au bout du petit matin ...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournai vers de paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cries de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliant son grandiose avenir — les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres de soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins — la plage de songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée ...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, cette étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de désencastration, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend comte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre e ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans son libération de pierre blanchie. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni a cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de peurs

tapies dans les ravins, de peurs juchées dans les arbres, de puits creusés dans le sol, de peurs en dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses fumerolles d'angoisse.

Au bout du petit matin, le morne oublié, oublieux de sauter.

Au bout de petit matin, le morne au sabot inquiète et docile – son sang impaludé met en déroute le soleil de ses poulx surchauffés.

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une ignition qui se dérobe et se méconnaît.

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant la boulimie aux aguets de foudres et de moulins, lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le morne seul et son sang répandu, le morne et ses pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur, le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le suicidé s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avalier ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscure s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore.

Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négrillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu, car c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée sa voix d'inanition (un-mot-un-seul-mot et je-vous-en-tiens-quitte-de-la-reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez-vous-ce-petit-sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-de-dix-cmmandements-de-Dieu)

car sa voix s'oublie dans le marais de la faim,  
et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit  
vaurien,  
qu'une faim qui ne sait plus grimpeur aux agrès de  
sa voix  
une faim lourde et veule,  
une faim ensevelie au plus profond de la Faim de  
ce morne famélique

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victimaire, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions --- l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence. Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, le poisons sans alexitère connu, les sanies de plaies bien antiques, les fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.

Au bout du petit matin, la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé,

le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements.

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile, le pain, et le vin de la complicité, le pain, le vin, le sang, des épousailles véridiques.

Et cette joie ancienne m'apportant la connaissance de ma présente misère, une route bossuée qui pique une tête dans un creux où elle éparpille quelque cases ; une route infatigable qui charge à fond de train un morne en haut duquel elle s'enlise brutalement dans une mare de maisons pataudes, une route follement montant, témérement descendante, et la carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment que j'appelle « notre maison », sa coiffure de tôle ondulant au soleil comme

un peau qui sèche, la salle à manger, le plancher grossier où luisent de têtes de clous, les solives de sapin et d'ombre qui courent au plafond, les chaises de paille fantomales, la lumière grise de la lampe, celle vernissée et rapide des cancrelats qui bourdonne à faire mal ...

Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras tétou des mornes avec l'accidentel palmier comme son germe durci, la jouissance saccadée des torrents et depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer.

Et le temps passait vite, très vite.

Passés août où les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules, septembre l'accoucheur de cyclons, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries, c'était Noël qui commençait.

Il s'était annoncé d'abord Noël par un picotement de désirs, une soif de tendresses neuves, un bourgeonnement de rêves imprécis, puis il s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie, et alors c'était parmi le bourg sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases comme une grenade trop mûre.

Noël n'était comme toutes les fêtes. Il n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places publiques, à s'installer sur les chevaux des bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël. Ce qu'il lui fallait c'était toute une journée d'affairement, d'apprêts, de cuisinages,

de nettoyages, d'inquiétudes,

de-peur-que-ça-ne-suffise-pas,

de-peur-que-ça-ne-manque,

de-peur-qu'on-ne-s'embête,

puis le soir une petite église pas intimidante, qui se laissât emplir bienveillamment par les rires, les chuchotis, les confidences, les déclarations amoureuses, les médisances et la cacophonie gutturale d'un chantre bien d'attaque et aussi de gais copains et de franches luronnes et des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes, et l'on s'y parque une vingtaine, et la rue est déserte, et le bourg n'est plus qu'un bouquet de chants, et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant et il y a du boudin, celui étroit de deux doigts qui s'enroule en volubile, celui large et trapu, le bénin à goût de serpolet, le violent à incandescence pimentée, et du café brûlant et de l'anis sucré et du punch au lait, et le soleil liquide des rhums, et toutes sortes de bonnes choses qui vous imposent autoritairement les muqueuses ou vous les distillent en ravissements, ou vous les tissent de fragrances, et l'on rit, et l'on chante, et les refrains fusent à perte de vue comme des cocotiers :

*Alleluia*

*Kyrie eleison... leison... leison,*

*Christe eleison... leison... leison.*

Et ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature toute entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme.

Arrivée au sommet de son ascension, la joie crève comme un nuage. Les chants ne s'arrêtent pas, mais ils roulent maintenant inquiets et lourds par les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer.

Et chacun se met à tirer par la queue le diable le plus proche, jusqu'à ce que la peur s'abolisse insensiblement dans les fines sablures du rêve, et l'on vit comme dans un rêve véritablement, et l'on boit et l'on crie et l'on chante comme dans un rêve, et l'on somnole aussi comme dans un rêve, avec des paupières en pétales de rose, et le jour vient velouté comme un sapotille, et l'odeur de purin des cacaoyers, et les dindons, qui égrènent leurs pustules rouges au soleil, et l'obsession des cloches, et la pluie,

les cloches... la pluie...

qui tintent, tintent, tintent...

Au bout du petit matin, cette ville plate — étalée...

Elle rampe sur les mains sans jamais aucune envie de vriller le ciel d'une stature de protestation. Les dos des maisons ont peur du ciel truffé de feu, leurs pieds des noyades du sol, elles ont opté de se poser superficielles entre les surprises et les perfidies. Et pourtant elle avance la ville. Même qu'elle paît tous le

jours plus outre sa marée de corridors carrelés de persiennes pudibondes, de cours gluantes, de peintures qui dégoulinent. Et de petits scandales étouffés, de petites hontes tues, de petites haines immenses pétrissent en bosses et creux les rues étroites où le ruisseau grimace longitudinalement parmi l'étron...

Au bout du petit matin, la vie prostrée, on ne sait où dépêcher ses rêves avortés, le fleuve de vie désespérément torpide dans son lit, sans turgescence ni dépression, incertain de fluer, lamentablement vide, la lourde impartialité de l'ennui, répartissant l'ombre sur toutes choses égales, l'air stagnant sans une trouée d'oiseau clair.

Au bout du petit matin, une autre petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri de dizaines de rats et la turbulence de mes six frères et soeurs, une petite maison cruelle dont la intransigeance affole nos fin de mois et mon père fantasque grignoté d'une seule misère, je n'ai jamais su laquelle, qu'une imprévisible sorcellerie assouplit en mélancolique tendresse ou exalte en haut flammes de colère ; et ma mère dont les jambes pour notre faim inlassable pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit et la morsure âpre dans la chair molle de la nuit d'une Singer et que ma mère pédale, pédale pour notre faim et de jour et de nuit.

Au bout du petit matin, au delà de mon père, de ma mère, la case gerçant d'ampoules, comme un pêcher tourmenté de la cloque, et le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole, et ça fait des marais de rouillure dans la pâte grise sordide empuantie de la paille, et quand le vent siffle, ces disparates font bizarre le bruit, comme un crépitement de friture d'abord, puis comme en tison que l'on plonge dans l'eau avec la fumée des brindilles qui s'envole... Et le lit de planches d'où s'est levée ma race, tout entière ma race de ce lit de planches, avec ses pattes de caisses de Kérosine, comme s'il avait l'éléphantiasis le lit, et sa peau de cabri, et ses feuilles de banane séchées, et ses haillons, une nostalgie de matelas le lit de ma grand-mère (au-dessus du lit, dans un pot plein d'huile un lumignon dont la flamme danse comme un gros ravet... sur le pot en lettres d'or : MERCI).

Et une honte, cette rue Paille,

un appendice dégoûtant comme les parties honteuses du bourg qui étend à gauche et à droite, tout au long de la route coloniale, la houle grise de ses toits d'essentes. Ici il n'y a que des toits de paille que l'embrun a brunis et que le vent épile.

Tout le monde la méprise la rue Paille. C'est là que la jeunesse du bourg se débauche. C'est là surtout que la mer déverse ses immondices, ses chats morts et ses chiens crevés. Car la rue débouche sur la plage, et la plage ne suffit pas à la rage écumante de la mer.

Une détresse cette plage elle aussi, avec son tas d'ordures pourrissant, ses croupes furtives qui se soulagent, et le sable est noir, funèbre, on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer la frappe à grands coups de boxe, ou plutôt la mer est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle finira par la dévorer, bien sûr, la plage et la rue Paille avec.

Au bout du petit matin, le vent de jadis qui s'élève, des fidélités trahies, du devoir incertain qui se dérobe et cet autre petit matin d'Europe...

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serai un homme-juif

un homme-cafre

un homme-hindou-de-Calcutta

un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne  
un homme-juif



un homme-pogrom  
un chiot  
un mendigot

mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme la face de stupeur d'une dame anglaise qui trouverait dans sa soupière un crâne de Hottentot?

Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de toutes les rosées. Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant lent de l'oeil des mots en chevaux fous en enfants frais en caillots en couvre-feu en vestiges de temple en pierres précieuses assez loin pour décourager les mineurs. Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas davantage le rugissement du tigre.

Et vous fantômes montez bleus de chimie d'une forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un jujubier de chairs pourris d'un panier d'huîtres d'yeux d'un lacis de lanières découpées dans le beau sisal d'une peau d'homme j'aurais des mots assez vastes pour vous contenir et toi terre tendue terre saoule terre grand sexe levé vers le soleil

terre grand délire de la mentule de Dieu

terre sauvage montée des resserres de la mer avec dans la bouche une touffe de cécropies

terre dont je ne puis comparer la face houleuse qu'à la forêt vierge et folle que je souhaiterais pouvoir en guise de visage montrer aux yeux indéchiffreurs des hommes

il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour qu'un toi je découvre toujours à même distance de mirage – mille fois plus natale et dorée d'un soleil que n'entame nul prisme – la terre où tout est libre et fraternel, ma terre

Partir. Mon coeur bruissait de générosités emphatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : « J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertées de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : « Embrassez-moi sans crainte... Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerais ».

Et je lui dirai encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir. »

Et venant je me dirais à moi même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... »

Et voici que je suis venu !

De nouveau cette vie clopinante devant moi, non pas cette vie, cette mort, cette mort sans sens ni pitié, cette mort où la grandeur piteusement échoue, l'éclatant petitesse de cette mort, cette mort qui clopine de petites en petites ; ces pelletées de petites avidités sur le conquistador; ces pelletées de petits larbins sur le grand sauvage, ces pelletées de petites âmes sur le Caraïbe aux trois âmes, et toutes ces morts futiles

absurdités sous l'éclaboussement de ma conscience ouverte

tragiques futilités éclairée de cette seule noctiluque et moi seul, brusque scène de ce petit matin

où fait le beau l'apocalypse des monstres puis, chavirée, se tait

chaude élection de cendres, de ruines et d'affaissements

– Encore une objection ! une seule, mais de grâce une seule : je n'ai pas le droit de calculer la vie à mon empan fuligineux ; de me réduire à ce petit rien ellipsoïdal qui tremble à quatre doigts au-dessus de la ligne, moi homme, d'ainsi bouleverser la création, que je me comprenne entre latitude et longitude !

Au bout du petit matin,  
la mâle soif et l'entêté désir,

me voici divisé des oasis fraîches de la fraternité

ce rien pudique frise d'échardes dures  
cet horizon trop sûr tressaille comme un geôlier.

Ton dernier triomphe, corbeau tenace de la Trahison.

Ce qui est à moi, ces quelques milliers de mortifiés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île et ce qui est à moi aussi, l'archipel arqué comme le désir inquiet de se nier, on dirait une anxiété maternelle pour protéger la ténuité plus délicate qui sépare l'une de l'autre Amérique ; et ses flancs qui sécrètent pour l'Europe la bonne liqueur d'un Gulf Stream, et l'un des deux versants d'incandescence entre quoi l'Equateur funambule vers l'Afrique. Et mon île non-clôture, sa claire audace debout à l'arrière de cette polynésie, devant elle, la Guadeloupe fendue en deux de sa raie dorsale et de même misère que nous, Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité et la comique petite queue de la Floride où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique de l'Europe, sa nudité où la Mort fauche à larges andains.

Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool et New York et San Francisco

pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte digitale  
et mon calcanéum sur le dos des gratte-ciel et ma crasse  
dans le scintillement des gemmes !

Qui peut se vanter d'avoir mieux que moi ?  
Virginie. Tennessee. Géorgie. Alabama

Putréfactions monstrueuses de révoltes  
inopérantes,  
marais de sang putrides  
trompettes absurdement bouchées  
Terres rouges, terres sanguines, terres consanguines.

Ce qui est à moi aussi : une petite cellule dans le Jura,  
une petite cellule, la neige la double de barreaux blancs  
la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant une prison

Ce qui est à moi

c'est un homme seul emprisonné de blanc  
c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche  
(TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE)  
c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche  
c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc  
c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel  
La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet homme  
la mort étoile doucement au-dessus de sa tête  
la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras  
la mort galope dans la prison comme un cheval blanc  
la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat  
la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes  
la mort est un oiseau blessé  
la mort décroît  
la mort vacille  
la mort est un patyura ombrageux  
la mort expire dans une blanche mare de silence.

Gonflements de nuits aux quatre coins de ce petit matin  
soubresauts de mort figée  
destin tenace  
cris debout de terre muette



la splendeur de ce sang n'éclatera-t-elle point ?

Au bout du petit matin ces pays sans stèle, ces chemins sans mémoire, ces vents sans tablette.  
Qu'importe ?

Nous dirions. Chanterions. Hurlerions.  
Voix pleine, voix large, tu serais notre bien, notre pointe en avant;

Des mots ?

Ah oui, des mots !

Raison, je te sacre vent du soir.

Bouche de l'ordre ton nom ?

Il m'est corolle du fouet.

Beauté je t'appelle pétition de la pierre.

Mais ah ! la rauque contrebande

de mon rire

Ah ! Mon trésor de salpêtre !

Parce que nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flambante du cannibalisme tenace

Trésor, comptons :

la folie qui se souvient

la folie qui hurle

la folie qui voit

la folie qui se déchaîne

Et vous savez le reste

Que 2 et 2 sont 5

que la forêt miaule

que l'arbre tire les marrons du feu

que le ciel se lisse la barbe

et caetera et caetera...

Qui et quels nous sommes ? Admirable question !

A force de regarder les arbres je suis devenu un arbre et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol  
de larges sacs à venin de hautes villes d'ossements

à force de penser au Congo

je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves

où le fouet claque comme un grand étendard

l'étendard du prophète

où l'eau fait

likouala-likouala

où l'éclair de la colère lance sa hache verdâtre et force les sangliers de la putréfaction dans la belle orée  
violent des narines.

Au bout du petit matin le soleil qui toussotte et crache ses poumons

Au bout du petit matin

un petit train de sable

un petit train de mousseline

un petit train de grains de maïs

Au bout du petit matin

un grand galop de pollen

un grand galop d'un petit train de petites filles  
un grand galop de colibris  
un grand galop de dagues pour défoncer la poitrine de la terre

douaniers anges qui montez au portes de l'écume la garde des prohibitions

je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour ma défense.  
Danses. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de chat musqué  
J'ai lassé la patience des missionnaires  
insulté les bienfaiteurs de l'humanité.  
Défié Tyr. Défié Sidon.  
Adoré le Zambèze.  
L'étendue de ma perversité me confond !

Mais pourquoi brousse impénétrable encore cacher le vif zéro de ma mendicité et par un souci de noblesse apprise ne pas entonner l'horrible bond de ma laideur pahouine ?

voum rooh oh  
voum rooh oh  
à charmer les serpents à conjurer les morts  
voum rooh oh  
à contraindre la pluie à contrarier les raz de marée  
voum rooh oh  
à empêcher que ne tourne l'ombre  
voum rooh oh  
que mes cieux à moi s'ouvrent

— moi sur une route, enfant, mâchant une racine de canne à sucre  
— traîné homme sur une route sanglant une corde au cou  
— debout au milieu d'un cirque immense, sur mon front noir une couronne de daturas

voum rooh  
s'envoler  
plus haut que le frisson plus haut que les sorcières vers d'autres étoiles exaltation féroce de forêts et de montagnes déracinées à l'heure où nul n'y pense les îles liées pour mille ans !

voum rooh oh  
pour que revienne le temps de promesse  
et l'oiseau qui savait mon nom  
et la femme qui avait mille noms  
de fontaine de soleil et de pleurs  
et ses cheveux d'alevin  
et ses pas mes climats  
et ses yeux mes saisons  
et les jours sans nuisance  
et les nuits sans offense  
et les étoiles de confiance  
et le vent de connivence

Mais qui tourne ma voix ? qui écorche ma voix ? Me fourrant dans la gorge mille crocs de bambou. Mille pieux d'oursin. C'est toi sale bout de monde. Sale bout du petit matin. C'est toi sale haine. C'est toi poids de l'insulte et cent ans de coups de fouet. C'est toi cent ans de ma patience, cent ans de mes soins juste à ne pas mourir.

rooh oh

nous chantons les fleurs vénéneuses éclatant dans des prairies furibondes ; les ciels d'amour coupés d'embolie ; les matins épileptiques ; le blanc embrasement des sables abyssaux, les descentes d'épaves dans les nuits foudroyées d'odeurs fauves.

Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer :

La Fin du monde parbleu.

Tourte

ô tourte de l'effroyable automne  
où poussent l'acier neuf et le béton vivace  
tourte ô tourte  
où l'air se rouille en grandes plaques  
d'allégresse mauvaise  
où l'eau sanieuse balafre les grandes jours solaires je vous hais

on voit encore des madras aux reins des femmes des anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches des enfants à leurs mamelles et j'en passe :  
ASSEZ DE CE SCANDALE !

Alors voilà le grand défi et l'impulsion  
sataniques et l'insolente  
dérive nostalgique de lunes rousses,  
de feux verts, de fièvres jaunes !

En vain dans la tiédeur de votre gorge mûrissez-vous vingt fois la même pauvre consolation que nous sommes des marmonneurs de mots

Des mots ? quand nous manions des quartiers de monde, quand nous épousons des continents en délire, quand nous forçons de fumantes portes, des mots, ah oui, des mots ! mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érysipèles et des paludismes et des laves et des feux de brousse, et des flambées de chair, et des flambées de villes...

Sachez-le bien :

je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil  
je ne joue jamais si ce n'est à la Grand Peur

Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous !

Parfois on me voit d'un grand geste du cerveau,  
happer un nuage trop rouge  
ou une caresse de pluie, ou un prélude du vent,  
ne vous tranquillisez pas outre mesure :

Je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même,

Je force les grandes eaux qui me ceignent de sang

C'est moi rien que moi  
qui prends langue avec la dernière angoisse  
C'est moi oh, rien que moi  
qui m'assure au chalumeau  
les premières gouttes de lait virginal !

Et maintenant un dernier zut :  
au soleil (il ne suffit pas à souler ma tête trop forte)  
à la nuit farineuse avec les pondaisons d'or des lucioles incertaines  
à la chevelure qui tremble tout au haut de la falaise  
le vent y saute en inconstantes cavaleries salées  
je lis bien à mon pouls que l'exotisme n'est pas provende pour moi

Au sortir de l'Europe toute révoltée de cris  
les courants silencieux de la désespérance  
au sortir de l'Europe peureuse qui se reprend et fière  
se surestime  
je veux cet égoïsme beau  
et qui s'aventure  
et mon labour me remémore d'une implacable étrave.

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars. Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus des pagnes de femmes.  
Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa ceinture de cadavres !  
et mitraille de barils de rhum génialement arrosant nos révoltes ignobles, pâmoisons d'yeux doux d'avoir lampé la liberté féroce

(les nègres-sont-tous-les-mêmes, je vous-le-dis  
les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis  
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne  
rappelez-vous-le-vieux-dicton :  
battre-un-nègre, c'est le nourrir)

autour des rocking-chairs méditant la volupté  
des rigoises  
je tourne, inapaisée pouliche

Ou bien tout simplement comme on nous aime !  
Obscènes gaiement, très doudous de jazz sur leur excès d'ennui.  
Je sais le tracking, le Lindy-hop et les claquettes.  
Pour les bonnes bouches la sourdine de nos plaintes enrobées de oua-oua. Attendez...  
Tout est dans l'ordre. Mon bon ange broute du néon. J'avale des baguettes. Ma dignité se vautre dans les dégoûtements...

Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil  
pour un bond par delà la nage verdâtre et  
douce des eaux de l'abjection !

Mais je me suis adressé au mauvais sorcier. Sur cette terre exorcisée, larguée à la dérive de sa précieuse intention maléfique, cette voix qui crie, lentement enroutée, vainement, vainement enroutée,

et il n'y a que les fientes accumulées de nos mensonges — et qui ne répondent pas.

Quelle folie le merveilleux entrechat par moi rêvé au-dessus de la bassesse !  
Parbleu les Blancs sont de grands guerriers  
hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre !

Victoire ! Victoire, vous dis-je : les vaincus sont contents !

Joyeuses puanteurs et chants de boue !

Par une inattendue et bienfaisante révolution intérieure, j'honore maintenant mes laideurs repoussantes.

A la Saint-Jean-Baptiste, dès que tombent les premières ombres sur le bourg du Gros-Morne, des centaines de maquignons se réunissent dans la rue « De Profundis »,

dont le nom a du moins la franchise d'avertir d'une ruée des bas-fonds de la Mort. Et c'est de la Mort véritablement, de ses mille mesquines formes locales (fringales inassouvies d'herbe de Para et rond asservissement des distilleries) que surgit vers la grand'vie déclose l'étonnante cavalerie des rosses impétueuses. Et quels galops ! quels hennissements ! quelles sincères urines ! quelles fientes mirobolantes ! « un beau cheval difficile au monoir ! » — « Une altièrre jument sensible à la molette ! » — « Un intrépide poulain vaillamment jointé ! »

Et le malin compère dont le gilet se barre d'une fière chaîne de montre, refile au lieu de pleines mamelles, d'ardeurs juvéniles, de rotondités authentiques, ou les boursouflures régulières de guêpes complaisantes, ou les obscènes morsures du gingembre, ou la bienfaisante circulation d'un décalitre d'eau sucrée.

Je refuse de me donner mes boursouflures comme d'authentiques gloires.

Et je ris de mes anciennes imaginations puérides.

Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi, ni architectes de Djenné, ni Mahdis, ni guerriers. Nous ne nous sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance. Et puisque j'ai juré de ne rien celer de notre histoire (moi qui n'admire rien tant que le mouton broutant son ombre d'après-midi), je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cirEURS de chaussures sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte...

Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrierie ; que nous sommes un fumier ambulancier hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtait moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.

Nous vomissure de négrier

Nous vénerie des Calebars

quoi ? Se boucher les oreilles ?

Nous, soûlés à crever de rouis, de risées, de brume humée !

Pardon tourbillon partenaire !

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...

Rien ne put nous insurger jamais vers quelque noble aventure désespérée.

Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries

Je défie le craniomètre. Homo sum etc.

Et qu'ils servent et trahissent et meurent

Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. C'était écrit dans la forme de leur bassin.

Et moi, et moi,

moi qui chantais le poing dur

Il faut savoir jusqu'où je poussai la lâcheté.

Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.

C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolorait sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était là Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffes sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la Misère travaillant à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippe, et par un chef-d'oeuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création.

C'était un nègre dégingandé sans rythme ni mesure.

Un nègre dont les yeux roulaient une lassitude sanguinolente.

Un nègre sans pudeur et ses orteils ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière entrebâillée de ses souliers.

La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever.

Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardé d'un fard de poussière et de chassie mêlées.

Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement solide des mâchoires et les pommettes d'une vieille joue décatie. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours. Elle avait affolé le coeur, voûté le dos.

Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée.

Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

Il était COMIQUE ET LAID,

COMIQUE ET LAID pour sûr.

J'arborai un grand sourire complice...

Ma lâcheté retrouvée !

Je salue les trois siècles qui soutiennent mes droits civiques et mon sang minimisé.

Mon héroïsme, quelle farce !

Cette ville est à ma taille.

Et mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée.

Cette ville, ma face de boue.

Je réclame pour ma face la louange éclatant du crachat !...

Alors, nous étant tels, à nous l'élan viril, le genou vainqueur, le plaines à grosses mottes de l'avenir ?

Tiens, je préfère avouer que j'ai généreusement déliré, mon coeur dans ma cervelle ainsi qu'un genou ivre.

Mon étoile maintenant, le menfenil funèbre.

Et sûr ce rêve ancien mes cruautés cannibales :

(Les balles dans la bouche salive épaisse

notre coeur de quotidienne bassesse éclate

les continents rompent la frêle attache des isthmes

des terres sautent suivant la division fatale des fleuves

et le morne qui depuis des siècles retient son cri au dedans de lui-même, c'est lui qui à son tour écartèle le silence

et ce peuple vaillance rebondissante

et nos membres vainement disjoints par les plus raffinés supplices

et la vie plus impétueuse jaillissant de ce fumier – comme le corossolier imprévu parmi la décomposition des fruits du jacquier !)

Sur ce rêve vieux en moi mes cruautés cannibales

Je me cachais derrière une vanité stupide le destin m'appelait j'étais caché derrière et voici l'homme par terre, sa très fragile défense dispersée,

ses maximes sacrées foulées aux pieds, ses déclamations pédantesques rendant du vent par chaque blessure.

voici l'homme par terre  
et son âme est comme nue  
et le destin triomphe qui contemple se muer  
en l'ancestral borbier cette âme qui le défiait.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Mon dos exploitera victorieusement la chaliasie des fibres.  
Je pavosierai de reconnaissance mon obséquiosité naturelle  
Et rendra des points à mon enthousiasme le boniment galonné d'argent du postillon de la Havane, lyrique  
babouin entremetteur des splendeurs de la servitude.

Je dis que cela est bien ainsi.  
Je vis pour le plus plat de mon âme.  
Pour le plus terne de ma chair !

Tiède petit matin de chaleur et de peur ancestrales je tremble maintenant du commun tremblement que  
notre sang docile chant dans la madrépore.

Et ces têtards en moi éclos de mon ascendance prodigieuse !  
Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité  
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
mais il savent en ses moindres recoins le pays de souffrance  
ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements  
ceux qui se sont assouplis aux agenouillements  
ceux qu'on domestiqua et christianisa  
ceux qu'on inocula d'abâtardissement  
tam-tams de mains vides  
tam-tams inanes de plaies sonores  
tam-tams burlesques de trahison tabide

Tiède petit matin de chaleurs et de peurs ancestrales  
par-dessus bord mes richesses pérégrines  
par-dessus bord mes faussetés authentiques  
Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illumine ?

viene le colibri  
viene l'épervier  
viene le bris de l'horizon  
viene le cynocéphale  
viene le lotus porteur du monde  
viene de dauphins une insurrection perlière brisant la coquille de la mer  
viene un plongeon d'îles  
viene la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces  
viennent les ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes  
viennent les loups qui pâturent dans les orifices sauvages du corps à l'heure où à l'auberge écliptique se  
rencontrent ma lune et ton soleil

il y a sous la réserve de ma lulette une bauge de sangliers  
il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour un conglomérat frémissant de coccinelles

il y a dans le regard du désordre cette hirondelle de menthe et de genêt qui fond pour toujours renaître  
dans le raz-de-marée de ta lumière  
(Calme et berce ô ma parole l'enfant qui ne sait pas que la carte du printemps est toujours à refaire)  
les herbes balanceront pour le bétail vaisseau doux de l'espoir  
le long geste d'alcool de la houle  
les étoiles du chaton de leur bague jamais vue



couperont les tuyaux de l'orgue de verre du soir puis répandront sur l'extrémité riche de ma fatigue  
des zinnias  
des coryanthes  
et toi veuille astre de ton lumineux fondement tirer lémurien du sperme insondable de l'homme la forme  
non osée  
que le ventre tremblant de la femme porte tel un minéral !

ô lumière amicale  
ô fraîche source de la lumière  
ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité  
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre  
gibbosité d'autant plus bienfaisant que la terre déserte  
davantage la terre  
silo où se préserve et mûrit ce que la terre a de plus terre  
ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée  
contre la clameur du jour  
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'oeil mort de la terre  
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

elle plonge dans la chair rouge du sol  
elle plonge dans la chair ardente du ciel  
elle troue l'accablement opaque de sa droite patience.

Eia pour le Kaïlcédrat royal !  
Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé  
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose  
ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement de toute chose  
insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du monde

véritablement les fils aînés du monde  
poreux à tous les souffles du monde  
aire fraternelle de tous les souffles du monde  
lit sans drain de toutes les eaux du monde  
étincelle du feu sacré du monde  
chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde !

Tiède petit matin de vertus ancestrales

Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le coeur mâle du soleil  
ceux qui savent la féminité de la lune au corps d'huile  
l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile  
ceux dont la survie chemine en la germination de l'herbe !  
Eia parfait cercle du monde et close concordance !

Ecoutez le monde blanc  
horriblement las de son effort immense  
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures  
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique  
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites  
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs !

Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé  
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré  
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie  
Eia pour l'amour

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées.

et voici au bout de ce petit matin ma prière virile que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux fixés sur  
cette ville que je prophétise, belle,  
donnez-moi la foi sauvage du sorcier  
donnez à mes mains puissance de modeler  
donne à mon âme la trempe de l'épée  
je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête de proue  
et de moi-même, mon coeur, ne faites ni un père, ni un frère,  
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,  
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie  
comme le poing à l'allongée du bras !  
Faites-moi commissaire de son sang  
faites-moi dépositaire de son ressentiment  
faites de moi un homme de terminaison  
faites de moi un homme d'initiation  
faites de moi un homme de recueillement  
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuter de ces oeuvres hautes

voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme –

Mais les faisant, mon coeur, préservez-moi de toute haine  
ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je n'ai que haine  
car pour me cantonner en cette unique race  
vous savez pourtant mon amour tyrannique  
vous savez que ce n'est point par haine des autres races  
que je m'exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux  
c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle

la sommer libre enfin  
de produire de son intimité close  
la succulence de fruits.

Et voyez l'arbre de nos mains !  
il tourne, pour tous, les blessures incises  
en son tronc  
pour tous le sol travaille  
et griserie vers les branches de précipitation parfumée !

Mais avant d'aborder aux futurs vergers  
donnez-moi de les mériter sur leur ceinture de mer  
donnez-moi mon coeur en attendant le sol

donnez-moi sur l'océan stérile  
mais où caresse la main la promesse de l'amure  
donnez-moi sur cet océan divers  
l'obstination de la fière pirogue  
et sa vigueur marine.

La voici avancer par escalades et retombées sur le flot pulvérisé  
la voici danser la danse sacrée devant la grisaille du bourg  
la voici barir d'un lambi vertigineux  
voici galoper le lambi jusqu'à l'indécision des mornes

et voici par vingt fois d'un labour vigoureux la pagaie forcer l'eau  
la pirogue se cabre sou l'assaut de la lame, dévie un instant,  
tente de fuir, mais la caresse rude de la pagaie la vire, alors elle fonce, un frémissement parcourt l'échine  
de la vague,  
la mer bave et gronde  
la pirogue comme un traîneau file sur le sable.

Au bout de ce petit matin, ma prière virile :

donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer démontée  
et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle !

Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune dégradation, aucun crachat ne le conturbe,  
je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant plus de colère  
(il n'a plus dans le coeur que de l'amour immense, et qui brûle)

J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...  
ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys mêlés ne pourrait purifier  
ma race rongée de macules  
ma race raisin mûr pour pieds ivres  
ma reine des crachats et de lèpres  
ma reine des fouets et des scrofules  
ma reine des squasmes et des chloasmes  
(oh ces reines que j'aimais jadis aux jardins printaniers et lointains avec derrière l'illumination de toutes  
les bougies de marronniers !).

J'accepte. J'accepte.

et le nègre fustigé qui dit : << Pardon mon maître >>

et les vingt-neuf coups de fouet légal

et le cachot de quatre pieds de haut

et le carcan à branches

et le jarret coupé à mon audace marronne

et la fleur de lys qui flue du fer rouge sur le gras de mon épaule

et la niche de Monsieur Vaultier Mayencourt, où

j'aboyai six mois de caniche

et Monsieur Brafine

et Monsieur de Fourniol

et Monsieur de la Mahaudière

et le pian

le molosse

le suicide

la promiscuité

le brodequin

le cep

le chevalet

la cippe

le frontal

Tenez, suis-je assez humble ? Ai-je assez de cals aux genoux ? De muscles au reins ?

Ramper dans les boues. S'arc-bouter dans le gras de la boue. Porter.

Sol de boue. Horizon de boue. Ciel de boue. Morts de boue, ô noms à réchauffer dans la paume d'un souffle fiévreux !

Siméon Piquine, qui ne s'était jamais connu ni père ni mère ; qu'aucune mairie n'avait jamais connu et qui toute une vie s'en était allé – cherchant son nom

Grandvorka – celui-là je sais seulement qu'il est mort, broyé par un soir de récolte, c'était paraît-il son travail de jeter du sable sous les roues de la locomotive en marche, pour lui permettre, aux mauvais endroits, d'avancer.

Michel qui m'écrivait signant d'un nom étrange. Michel Deveine adresse *Quartier Abandonné* et vous leurs frères vivants

Exélie Vêté Congolo Lemké Boussolongo quel guérisseur de ses lèvres épaisses

sucerait tout au fond de la plaie béante le tenace secret du venin ?

quel précautionneux sorcier déferait à vos chevilles la tiédeur visqueuse des mortels anneaux ?

Présences je ne ferai pas avec le monde ma paix sur votre dos.

Iles cicatrices des eaux

Iles évidences de blessures

Iles miettes

Iles informes

Iles mauvais papier déchiré sur les eaux

Iles tronçons côte à côte fichés sur l'épée flambée du Soleil

Raison rétive tu ne m'empêcheras pas de lancer absurde sur les eaux au gré des courants de ma soif  
votre forme, îles difformes,  
votre fin, mon défi.

Iles annelées, unique carène belle

Et je te caresse de mes mains d'océan. Et je te vire de mes paroles alizées. Et je te lèche de mes langues d'algues.

Et je te cingle hors-filibuste

O mort ton palud pâteux !

Naufrage ton enfer de débris ! j'accepte !

Au bout du petit matin, flaques perdues, parfums errants, ouragans échoués, coques démâtées, vieilles plaies, os pourris, buées, volcans enchaînés, morts mal racinés, crier amer. J'accepte !

Et mon originale géographie aussi ; la carte du monde fait à mon usage, non pas teinte aux arbitraires couleurs des savants, mais à la géométrie de mon sang répandu, j'accepte

et la détermination de ma biologie, non prisonnière d'un angle facial, d'une forme de cheveux, d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisamment mélanien, et la négritude, non plus un indice céphalique, ou un plasma, ou un soma, mais mesurée au compas de la souffrance

et le nègre chaque jour plus bas, plus lâche, plus stérile, moins profond, plus répandu au dehors, plus séparé de soi-même, plus rusé avec soi-même, moins immédiat avec soi-même,

j'accepte, j'accepte tout cela

et loin de la mer de palais qui déferle sous la syzygie suppurante des ampoules, merveilleusement couché le corps de mon pays dans le désespoir de mes bras, ses os ébranlés et, dans ses veines, le sang qui hésite comme la goutte de lait végétal à la pointe blessée du bulbe...

Et voici soudain que force et vie m'assaillent comme un taureau et l'onde de vie circonvient la papille du morne, et voilà toutes les veines e veinules qui s'affairent au sang neuf et l'énorme poumon des cyclones qui respire et le feu thésaurisé de volcans et le gigantesque pouls sismique qui bat maintenant la mesure d'un corps vivant en mon ferme embrasement.

Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, car il n'est point vrai que l'oeuvre de l'homme est finie que nous n'avons rien à faire au monde que nous parasitons le monde qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde mais l'oeuvre de l'homme vient seulement de commencer et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'à fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite.

Je tiens maintenant le sens de l'ordalie : mon pays est la « lance de nuit » de mes ancêtres Bambaras. Elle se ratatine et sa pointe fuit désespérément vers le manche si c'est de sang de poulet qu'on l'arrose et elle dit que c'est du sang d'homme qu'il faut à son tempérament, de la graisse, du foie, du coeur d'homme, non du sang de poulet.

Et je cherche pour mon pays non de coeurs de datte, mais de coeurs d'homme qui c'est pour entrer aux villes d'argent par la grand'porte trapézoïdale, qu'ils battent le sang viril, et mes yeux balayent mes kilomètres carrés de terre paternelle et je dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse et je les entasse l'une sur l'autre comme rares espèces, et mon compte s'allonge toujours d'imprévus monnayages de la bassesse.

Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas faits à la ressemblance de Dieu mais de diable, ceux qui considèrent que l'on est nègre comme commis de seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité de monter plus haut ; ceux qui battent la chamade devant soi-même, ceux qui vivent dans un cul de basse fosse de soi-même ; ceux qui se drapent de pseudomorphose fière ; ceux qui disent à l'Europe : « Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme, je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé ».

Et il y a le maquereau nègre, l'askari nègre, et tous les zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais.

Et au milieu de tout cela je dis hurrah ! mon grand-père meurt, je dis hurrah ! la vieille négritude progressivement se cadavérise.  
Il n'y a pas à dire : c'était un bon nègre.

Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître.  
Je dis hurrah !

C'était un très bon nègre,  
la misère le avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne ; et d'être le bon nègre ; de croire honnêtement à son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes

fatidiques.

C'était un très bon nègre

et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer, fouir, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide

C'était un très bon nègre.

Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...

O quiètes années de Dieu sur cette motte terraquée !

et le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies.

Je dis hurrah ! La vieille négritude

progressivement se cadavérise

l'horizon se défait, recule et s'élargit

et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrissons des mers !

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie, ni les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de es molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise

inattendument debout

debout dans la cale

debout dans les cabines

debout sur le pont

debout dans le vent

debout sous le soleil

debout dans le sang

debout

et

libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite et la voici :

plus inattendument debout

debout dans les cordages

debout à la barra

debout à la boussole

debout à la carte

debout sous les étoiles

debout

et

libre

et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux écroulées.

Et maintenant pourrissent nos flocs d'ignominie !  
par la mer cliquetante de midi  
par le soleil bourgeonnant de minuit

écoute épervier qui tiens les clefs de l'orient  
par le jour désarmé  
par le jet de pierre de la pluie  
écoute squalé qui eille sur l'occident

écoutez chien blanc du nord, serpent noir du midi qui achevez le ceinturon du ciel  
il y a encore une mer à traverser  
oh encore une mer à traverser  
pour que j'invente mes poumons  
pour que le prince se taise  
pour que la reine me baise  
encore un vieillard à assassiner  
un fou à délivrer  
pour que mon âme luise aboie louise  
aboie aboie aboie  
et que hulule la chouette mon bel ange curieux.  
Le maître des rires ?  
Le maître du silence formidable ?  
Le maître de l'espoir et du désespoir ?  
Le maître de la paresse ? Le maître des danses ?  
C'est moi !

et pour ce, Seigneur  
les hommes au cou frêle  
reçois et perçois fatal calme triangulaire

Et à moi mes danses  
mes danses de mauvais nègre  
à moi mes danses

la danse brise-carcan  
la danse saute-prison  
la danse il-est-il-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre  
A moi mes danses et saute le soleil sur la raquette de mes mains  
mais non l'inégal soleil ne me suffit plus  
enroule-toi, vent, autour de ma nouvelle croissance  
pose-toi sur mes doigts mesurés  
je te livre ma conscience et son rythme de chair  
je te livre les feux où brasille ma faiblesse  
je te livre le chain-gang  
je te livre le marais  
je te livre l'intourist du circuit triangulaire  
dévore vent  
je te livre mes paroles abruptes  
dévore et enroule-toi  
et t'enroulant embrasse-moi d'un plus vaste frisson  
embrasse-moi jusqu'au nous furieux  
embrasse, embrasse NOUS  
mais nous ayant également mordus !  
jusqu'au sang de notre sang mordus !  
embrasse, ma pureté ne se lie qu'à ta pureté



mais alors embrasse  
comme un champ de justes filaos  
le soir  
nos multicolores puretés  
et lie, lie-moi sans remords  
lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse  
lie ma noire vibration au nombril même du monde  
lie, lie-moi, fraternité âpre  
puis, m'étranglant de ton lasso d'étoiles  
monte, Colombe  
monte  
monte  
monte  
Je te suis, imprimée en mon ancestrale cornée blanche.  
monte lécheur de ciel  
et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre lune  
c'est là que je veux pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition !

© Editions Présence Africaine, 1983



#### Notes :

##### 1. A quels aspects de l'écriture de Césaire avez-vous été sensible ?

A la première lecture, ce qui surprend et séduit le lecteur du *Cahier d'un retour au pays natal* est l'originalité de cette œuvre.

Est-ce un poème ? Certes, mais il n'est pas commun. Le choix même du mot "cahier" dit clairement la difficulté de classer ce texte dans un genre littéraire précis ; de longues séquences versifiées s'intercalent entre des paragraphes en prose dont à première vue la typographie seule permet de définir la qualité poétique qui relève parfois du calligramme. L'absence de rime, la pauvreté de la ponctuation font penser au refus des surréalistes de la "poésie" au sens conventionnel du terme.

Le lexique n'est pas moins étonnant, voire choquant... Qui peut, en effet, oublier les termes plus que familiers de la première page : "Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache...". C'est surtout la richesse et la difficulté du vocabulaire qui nous fascinent ; non seulement Césaire cultive la poétique du mot rare, "verrition" est une belle création et l'adverbe "inattendument" un splendide néologisme, mais les termes savants voire techniques abondent qu'il s'agisse de mots formés sur des racines grecques, peu usités en français, ou qu'il s'agisse de termes qui appartiennent à un lexique nettement défini comme celui de la navigation ou de la maladie. Curieusement, excepté les termes qui renvoient à la flore ou la faune de la Martinique, l'on ne trouve pratiquement pas trace de mots d'origine créole.

La phrase, de la même manière surprend, sa syntaxe semble écartelée, désarticulée. La structure de base est la phrase nominale et le style asyndétique qui domine donne à l'expression un caractère brut comme s'il s'agissait pour Césaire d'exprimer de manière immédiate son émotion. Ce n'est pas là l'un des moindres charmes du *Cahier* dont l'authenticité ne peut être mise en doute.

Ce à quoi le lecteur est pourtant immédiatement et irrémédiablement sensible est la beauté de cette écriture.

Curieusement, ce texte est d'abord parole dite, proférée. Même si l'on fait une lecture silencieuse du *Cahier*, c'est une voix qui nous parvient à travers les invectives, les insultes ou les cris. Le recours au style direct qui met en scène

un "je" (Césaire) qui s'adresse à un destinataire (lui, nous, les Martiniquais noirs) avec toute la force persuasive du discours didactique nous laisse abasourdi. C'est à juste titre que l'on a pu au sujet de cette œuvre parler de "poésie du cri", l'oralité du texte est manifeste, comme en témoignent ces onomatopées ou cris : "voum rooh oh" (30), "Eïa" (48) ou les nombreuses exclamations qui ponctuent le texte : "Des mots ? Ah oui, des mots !" (26), "ASSEZ DE CE SCANDALE !" (32).

Le rythme de cette parole n'est pas moins sensible à une oreille d'européen déshabitué d'entendre la magie de la langue des littératures orales. Tout est dans le verbe et tout est dans le rythme ici, exactement comme dans la palabre sur un marché africain. *Le Cahier* tout entier est parcouru d'un rythme interne, ce sont les répétitions, les constructions parallèles qui en sous-tendent la structure : "Au bout du petit matin...", "Tiède petit matin de chaleur et de peurs ancestrales..."; ce martèlement répétitif, inlassable qui scande le finale avec les multiples occurrences de l'adjectif "debout" ou la reprise anaphorique du substantif "danse" : "Et à moi mes danses mes danses de mauvais nègre à moi mes danses la danse brise carcan la danse saute-prison la danse il-est-beau-et-bon-et légitime-d'être-nègre", n'est pas sans évoquer le son du tam-tam ou du balafon qui souligne le chant du griot africain.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant, Césaire, poète Martiniquais noir, est d'abord un fin lettré, ancien élève de l'E.N.S. de la rue d'Ulm, il connaît toutes les ressources de la langue française. Les figures de rhétorique sont fréquentes dans le *Cahier d'un retour au pays natal* : métaphores, chiasmes et hyperboles se combinent savamment : "j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane..." (7), "Et elle est debout la négraille la négraille assise" (61), le *Cahier* ne se referme-t-il pas sur cette image magnifique doublée d'un oxymore recherché : "c'est là que je veux pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition !" (65). L'ironie n'est jamais absente du propos et force le lecteur à faire une lecture en profondeur du texte, l'éloge apparent est souvent un contre éloge : "...sur le pot en lettres d'or : MERCI." (19). Si sa poésie n'a rien de très académique, Césaire sait néanmoins admirablement jouer de tous les effets de sonorités dont les mots de notre langue sont riches, les allitérations et les assonances tissent au fil des pages tout un réseau sonore qui contribue au lyrisme du texte et nous envoûte : "Ici il n'y a que des toits de paille que l'embrun a brunis et que le vent épile." (19) ou "on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer la frappe à grands coups de boxe..." (19).

L'écriture de Césaire fascine et ensorcelle par sa hardiesse, par son exubérance même, mais une autre magie agit, presque à notre insu si l'on n'y prend garde, les réminiscences, les allusions, les échos à la littérature de son temps sont nombreux. Toute la poétique de Césaire s'élabore dans un rapport d'intertextualité avec les grands poètes de notre littérature. Lautréamont lorsque Césaire évoque tout un bestiaire fantastique d'"hommes-hyènes", d'"hommes-panthères" ou de "squale qui veille sur l'occident"; Rimbaud dont on croit entendre en contre-point les vers du *Bateau ivre* dans ces mots de Césaire : "et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles..." (7); Baudelaire que Césaire n'hésite pas à citer ou à pasticher : "Il était COMIQUE ET LAID, COMIQUE ET LAID pour sûr." (41); Péguy que le rythme liturgique du *Cahier* évoque immanquablement. A ces noms il conviendrait sans doute d'ajouter ceux d'Apollinaire, de Breton ou de Saint-John-Perse mais très certainement son ami de toujours le poète Antillais Léon-Gontran Damas qui a, l'un des premiers, dans sa *Complainte du nègre*, fait passer les rythmes du jazz dans notre poésie.

L'écriture de Césaire peut irriter à première lecture, pour qui prend la peine de lire et de comprendre, très vite cette écriture est une fête pour l'esprit tant elle est vivante, émouvante et vraie, tant elle est colorée, humaine et belle.

## 2. *Le Cahier d'un retour au pays natal, œuvre engagée.*

S'engager, c'est prendre parti, combattre au service d'une cause, lutter pour la défense d'un individu ou d'une idée.

Parce que l'artiste, l'écrivain ne se sent pas extérieur au monde, il a conscience que toute parole, toute création artistique est action. En conséquence, on appelle "œuvre engagée" une œuvre dont l'auteur assume cette charge. Ainsi, *Guernica* de Picasso, le *Traité sur la tolérance* de Voltaire ou un poème comme "**Liberté**" d'Eluard sont des œuvres engagées.

Le *Cahier d'un retour au pays natal* est bien dans la lignée de ces grandes œuvres picturales ou littéraires.

Tout d'abord par son écriture, le *Cahier d'un retour au pays natal* est œuvre d'un homme qui se veut le prophète de son peuple. Par sa présence dans œuvre, Césaire s'implique, engage sa responsabilité. L'emploi du pronom de la

première personne, les termes mêmes ne laissent planer aucune ambiguïté : "Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous ! (33), "je ne me dérobe point" (49), "J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve..." (52), "Le maître des danses ? C'est moi !" (63). Poème, manifeste, cri de révolte et d'espoir, le *Cahier d'un retour au pays natal* est tout cela. Œuvre est l'homme.

Par ailleurs, le *Cahier d'un retour au pays natal* témoigne bien d'un combat. La violence du lexique, de l'écriture l'atteste, il suffit pour en être convaincu d'ouvrir le livre et d'en lire la première page. Mais cette violence n'est pas de pure forme, il s'agit de lutter pour arracher les Martiniquais noirs descendants d'esclaves à leur passivité, leur soumission servile et de leur rendre leur dignité d'hommes. Ici, l'argumentation de Césaire est nette : leur passé d'esclaves ne les avilit pas, le martyr des esclaves est la Passion d'un peuple qui mérite le respect ; ils n'ont pas à avoir honte de ce qu'ils sont et peuvent légitimement revendiquer leur fierté d'être noirs, leur négritude.

Mais tout combat ne vaut que s'il permet de construire. Le *Cahier d'un retour au pays natal* est aussi une œuvre de "refondation". Comme Œdipe, comme Haler, Césaire au seuil de son œuvre se pose la question philosophique fondamentale : "Qui suis-je ?". Ce faisant, il contraint son lecteur, qu'il soit noir ou blanc, à s'interroger.

Pour Césaire, le choix est simple : être traître aux siens, l'homme "des fidélités trahies" ou s'assumer en tant qu'homme noir, frère de race de ceux qui vivent dans la laideur et la promiscuité de "la rue Paille", accepter d'être "l'homme-famine, l'homme-insulte [...] un homme-juif, un homme pogrom, un chiot, un mendigot" (20).

Pour les noirs Martiniquais auxquels le *Cahier d'un retour au pays natal* s'adresse au premier chef, il n'y a pas d'autre alternative que celle qui consiste à se choisir : un homme couché ou un homme debout ? "debout et libre" comme le clame Césaire avec fierté dans le finale de œuvre.

Pour les lecteurs blancs, le choix existe également car le *Cahier d'un retour au pays natal* est aussi un miroir que nous tend Césaire, il nous faut opter : soit refuser de regarder en face notre passé d'Européens qui ont réduit un peuple en esclavage, soit l'assumer pour pouvoir construire un avenir dans lequel noirs et blancs seront des partenaires égaux.

Dans les trois cas envisagés, œuvre de Césaire opère une véritable catharsis, il s'agit de faire revivre le passé pour faire naître un homme nouveau. Détruire pour reconstruire en somme. Y a-t-il plus belle œuvre et plus bel engagement ?

### 3. LEXIQUE

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*.

**eschare** (8) = escarre = croûte sur la plaie d'un tissu nécrosé

**morne** (10) = terme créole = petite hauteur arrondie ; les quartiers populaires sont bâtis sur les mornes environnants Fort-de-France.

les **coltis** (12) = terme de marine = couple qui correspond au point où commencent les bossoirs

sans **alexitère** connu (12) = médicament qui prévient l'effet des poisons et des venins

le bulbe **tératique** (13) = < grec teratos (?) = monstrueux ?

la **mentule** de Dieu (21) = membre viril

une touffe de **cécropies** (21) = arbre d'Amérique aux tiges creuses ("bois-trompette" en créole)

ton lait **jiçuli** (21) = un poison

cette seule **noctiluque** (23) = qui a la propriété d'émettre dans l'obscurité une lueur phosphorescente

**les Cayes** (26) = rochers de vase, de corail et de madrépores

un **patyura** ombrageux (26) = petit mammifère d'Amérique latine (famille des marsupiaux)

ma laideur **pahouine** (30) = de Pahouin, groupe des Bantous (fangs) chasseur d'éléphants (flèches de bambous)

la membrane **vitelline** (34) = substances formant l'ocyté de l'œuf

la volupté des **rigoises** (35) = nerfs de bœufs

le **tracking** (36) = pas de danse (années 30)

le **lindyhop** (36) = danse afro-américaine (années 30)

le **châtre-nègre** (36) = à prendre au sens littéral (?)

**herbe de Para** (37) = nom d'une herbe à fourrage (Para = ancien nom de la ville de Bélem)

**Askia le Grand** (38) = roi de l'empire de Gao (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> s.)

**Madhis** (38) = guerriers du Soudan

**Calebars** (39) = côte du Nigéria

un **pongo** (40) = grand singe (gorille)

une inlassable **mégie** (40) = ? opération par laquelle on mégit les peaux ?

le **menfenil** funèbre (42) = oiseau de proie de la Martinique

le **corossolier** (42) = terme de botanique, arbre fruitier tropical

le **jacquier** (42) = terme de botanique, arbre fruitier tropical (= arbre à pain)

la **chaliasie** des fibres (43) = terme de chirurgie (séparation partielle de la cornée d'avec la sclérotique )

**inanes** (44) = inanité = vide, inutile, vain

de trahison **tabide** (44) = consumé par le marasme, sans force

le **Kaïlcédrat** royal (47) = grand arbre majestueux de la savane

ses victoires **proditoires** (48) = qui ont le caractère de la trahison

ne le **conturbe** (52) = lat. conturbare (?), troubler, altérer, bouleverser, embrouiller

des **chloasmes** (52) = taches pigmentées irrégulières du visage

le **pian** (53) = maladie infectieuse chronique < tréponème

**la cippe** (53) = **le** cippe ? pourquoi "la" ?

la **syzygie** (56) = position de la lune en conjonction ou en opposition avec le soleil

**l'askari** nègre (59) = soldat noir de l'infanterie coloniale

le **chain-gang** (64) = chaîne attachant les esclaves

de justes **filaos** (64) = arbre originaire d'Australie (évoque le désir/la profusion/la beauté)

en son immobile **verrition** (65) = création de Césaire = mouvement (?) < lat. verrere = balayer (?)

---



fle  
Oasis  
محمد جويدي



<http://www.oasisfle.com>



# L'Étudiant noir

Journal de l'Association des Étudiants  
Martiniquais en France

Administration et Rédaction :  
55, Boulevard Jourdan — Paris-14

ABONNEMENTS | FRANCE et COLONIES 12 fr.  
| ÉTRANGER ..... 15 fr.

## SOMMAIRE

### I. — Questions Corporatives

LA QUESTION DES BOURSES, p. 1.  
par A. MAUCEE.

#### COMMUNIQUE.

Puisse-t-on nous entendre !...  
par A. CHARPENTIER.

#### VŒU :

Est-ce bien l'homme qu'il nous faut ?  
par R. SAUPHANOR.

A PROPOS DE L'ASSOCIATION,  
par G. MIDAS.

Réflexions sur une réunion d'Étudiants  
Martiniquais.

### II. — Les Idées et les Lettres

#### NEGRERIES.

Jeunesse noire et assimilation,  
par A. CESAIRE.

L'HUMANISME ET NOUS : R. Maron  
par L. SEDAR SENCHOR.

Langage et Musique chez les Nègres  
du Congo, par H. EBOUE.

GUIGNOL' OULOLOF,  
par PAULETTE NARDAL.

Littérature antillaise. Un livre sur le  
Martinique, par L. SAINVILLE.

MULATRES... POUR LE BIEN ET LE  
MAL, par C. GRATIANT.

### III. — Avez-vous lu ceci ?

Simple questions à « Je Suis Partout »,  
par L. SAINVILLE.

SPORTS, par C. BRANCHI.

Sottisier.

